

MALIKA DJINN

**SOLLA-ROSE,
OU
L'AMNÉSIE SALVATRICE**

**Tome 1
La Danse du Vide**

Collection
~Hikikomoris en sortie~



La Mêsonetta

Solla-Rose

ou

l'Amnésie Salvatrice

Tome 1

La Danse du Vide

de

Malika Djinn

Collection ~ Hikikomoris en sortie ~

Les Éditions de La Mèsonetta

Récits étranges et d'anticipation du XXIe siècle

ISBN 978-2-491625-14-6

Tous droits réservés aux Éditions de La Mèsonetta ©®

"28 avril 2011 : bord de mer, Venice Beach", Oscar Fiveis



*"De tout, il resta trois choses :
La certitude que tout était en train de commencer,
la certitude qu'il fallait continuer,
la certitude que cela serait interrompu avant que d'être terminé.
Faire de l'interruption, un nouveau chemin,
faire de la chute, un pas de danse,
faire de la peur, un escalier,
du rêve, un pont,
de la recherche...
une rencontre."*

Fernando Sabino

Prologue

— T'inquiète, je t'envverrai des mails. Mes chroniques au pays des Ricains...

— Ah ! ouais, Malika au pays d'Éric 1 ! Ce serait le roi d'un nouveau genre de régime, un pays hyper surveillé et dirigé par l'argent !

Les yeux de B. brillaient. J'aurais eu du mal à savoir si c'était de l'excitation ou de la tristesse. Après tout je m'apprêtais à partir vivre un an aux États-Unis. Jeune fille au pair dans une famille de la banlieue sud de San Francisco, le rêve ! Puis on le savait bien tous les deux que notre histoire n'avait pas d'avenir de toute façon, c'était mieux que je parte. Mais quand même, chercher ensemble un nouvel appartement pour lui, pour officialiser notre future séparation. Être en couple avec quelqu'un tout en sachant que dans deux mois ce sera fini. Original comme façon de terminer une histoire non ? Je n'ai jamais pu faire comme tout le monde de toute façon, surtout en amour.

Enfin, Solla-Rose était née. Ma vie prenait un nouveau départ. Je quittais Paris et son rythme de folie en espérant trouver une solution à mes désordres alimentaires et l'écriture allait devenir mon média pour voir plus clair. Faire sortir de moi tous ces trucs que je n'arrivais même pas à voir. Peut-être qu'en transposant ces émotions et expériences dans la vie de mon personnage, ce serait plus simple pour prendre du recul ?

La fiction de Solla-Rose apparaît donc en premier, il y a dix ans. Quand je commence à inventer sa vie, je n'ai aucune idée de tous les chamboulements et imprévus qui viendront bousculer mes plans. Trouver comment rebondir dans la vie de Solla-Rose m'a sûrement aidée à développer cette résilience qui ne me quittera jamais. Il y a toujours une solution.

Je ne me souviens plus vraiment comment j'ai eu l'idée d'y intercaler mes bouts de carnets de boulimie. C'est juste devenu évident à un moment. Il fallait que je partage cette part de ma réalité, qu'elle vienne donner une profondeur à la fiction inspirée de ma vie. De même pour les poèmes, ou écriture orientée comme je les appelle, ces textes écrits avec des mots donnés par les gens autour de moi. J'ai toujours adoré le faire. En général, cela me prend en soirée une fois que j'ai un peu fumé ou bu mais dans mes voyages en solo, c'est aussi devenu une façon de sociabiliser et de pratiquer les langues. Ces poèmes tracent mes propres voyages, en échos aux tribulations de mon personnage.

Les chronologies des deux narrations ne se suivent pas exactement cependant. En de rares moments dans ce premier tome, le lecteur pourra trouver des ponts entre la fiction de Solla-Rose et des éléments de ma vie propre, mais ce n'est pas très important. L'essentiel est que dans ce roman le personnage part à la recherche de son histoire mais dans ma réalité, je voyage pour trouver une solution à mes désordres alimentaires.

Bonne découverte des névroses d'un produit de la société moderne.

Chapitre 1

I

« D'ici rien n'existe », se dit doucement Solla-Rose.

« Je fixe la voie, rien ne me répond, je fixe la femme à ma droite qui attend le métro elle aussi, rien ne me répond, je fixe l'homme à ma gauche et son sourire me fait mal. »

Elle finit par fixer les rubans rouges qui servaient de lacets à ses grandes bottes, déchirant toujours plus l'intérieur de ses joues par ce tic nerveux qui excitait sa mâchoire. La jeune fille entra nerveusement dans les wagons rouillés du métro. Elle n'avait jamais supporté les endroits clos et l'odeur humide et poisseuse du compartiment ne l'aidait pas à mieux respirer.

Délicatement, comme on décolle une rose séchée de son herbier, elle sortit la petite boîte à musique qui ne quittait jamais le fond de son sac. C'était une petite boîte à musique typique vendue aux touristes ; celle pas plus grosse qu'une boîte d'allumettes où le cylindre dentelé vacille sous l'appui de la manivelle. Malgré le vrombissement des rails sous le poids de la machine, les notes aiguës de la [Lettre à Élise](#) s'élevèrent dans le carré de fer. Un sourire s'afficha alors instinctivement sur le visage de cette poupée désabusée, guettant sur les faces moribondes des voyageurs de nuit, le moindre écho des ondes inattendues que sa petite boîte diffusait. Sans même le vouloir ses doigts se stoppèrent, replongeant le wagon dans son silence gelé.

« Rien n'a de vie, rien n'existe », se répéta Solla-Rose.

Elle appuya alors sa joue contre la vitre, essayant de ne plus voir derrière ses yeux clos les lumières dérangeantes du métro.



« Nec spe nec metu »

Solla-Rose se répétait ces mots en boucle allongée sur son lit, unique élément de mobilier avec un petit frigo. Nulle crainte, nul espoir. Depuis combien de temps était-elle là à lancer des capsules de bière sur la paire de menottes qui pendait à l'ampoule blafarde de la chambre ? Dix minutes ? Un quart d'heure ? Une demi-heure ? Le temps passait au ralenti, marqué par le cliquetis des bracelets de fer lorsqu'une des rares capsules atteignait sa cible.

Cette paire de menottes, la nudité dérangeante de cet appartement dans lequel elle s'éteignait doucement, ces mots latins qui résonnaient dans sa tête sans qu'elle puisse mettre un visage sur cette voix, tout ce qui composait son présent, dissous entre des vapeurs d'alcool et de la poudre enchanteresse, ne trouvait plus ni sens ni explication.

Elle savait qu'elle avait vécu dans cet appartement avant, dans un décor de superposition qui lui plaisait bien. Elle savait aussi que ces quarante huit robes froufrouées, déchirées, fendues, décolletées, légères, transparentes et toutes plus extravagantes les unes que les autres, étalées à même le sol, elle avait bien dû les choisir, les acheter, les porter, avant. Pourquoi alors ne supportait-elle plus le contact de la dentelle sur sa peau ? Pourquoi les paillettes lui semblaient-elles si agressives ?

Logée au sixième étage d'un immeuble gris la jeune fille étouffait sous les premières chaleurs de l'été. Elle finit par se lever, sortit une énième bière du frigo collé à son lit et enjamba le rebord de sa fenêtre. Elle avait pris l'habitude de s'asseoir sur le minuscule support de bac à fleur qui pendouille sous chaque vitre de l'immeuble. À cette hauteur la vue sur le monde n'est plus la même. La Ville apparaît, grouillante, prise dans un engrenage infini et minutieux où le grain de sable qui veut bloquer les rouages n'a pas sa place. Malgré le vacarme des klaxons sur le boulevard en pleine heure de pointe ce petit ange alcoolique entendait encore résonner dans sa tête : « [Nec spe, nec metu](#) ».

Ses yeux se fermaient sous les rayons trop forts de ce soleil de fin d'après-midi et elle laissa la chaleur engourdir tout son corps. Elle avait fini par s'adosser à la fenêtre, laissant pendre ses jambes dans le vide par-dessus le petit rebord. Un violent bruit métallique sortit soudain Solla-Rose de sa léthargie en même temps qu'elle s'écrasait violemment sur son flanc gauche, pile sur la barre qui tenait encore le rebord à la fenêtre quelques secondes plus tôt. Le repose fleurs avait dû en avoir assez de porter des humains et balançait maintenant sa résidente à moitié assommée. Perchée au sixième étage sur un repose fleurs qui ne tenait plus que par une attache, la panique restait la réaction la plus plausible dans le cerveau d'une grande majorité de personne. Peut-être à cause de l'alcool, peut-être à cause du soleil, peut-être à cause de ce dicton qui obstruait son esprit, notre héroïne prit cet événement comme un signe.

Elle se dégagea de la barre de fer qui l'avait empêchée de tomber jusque-là, et se laissa glisser sur le rebord, maintenant pendu à la verticale, tout droit en direction du sol. « Nec spe, nec metu », entendit-elle encore durant sa chute.

Voyage au Sénégal, août 2009 (1)

3 août : aéroport d'Orly : on avait 2h30 à attendre après avoir passé la douane.

Du coup j'ai dit au groupe que j'allais me balader mais j'avais le choix entre les malheureux sandwichs à 6 € et les amas de chocolat du duty free. Rémi et Sandrine m'ont vu acheter un énorme paquet de Raphaëlo (500g) et une barre encore plus énorme de Toblerone au chocolat blanc (400g). Je suis allée tout manger aux toilettes pour pas qu'on me voie. De retour devant j'ai fait mine de rien et d'un coup je me suis levée : « Merde ! ma poche avec les chocolats ! » J'ai fait comme si je les avais oubliés quand je m'étais baladée toute seule. C'est passé comme une lettre à la poste, les gens sont trop manipulables.

5 août : On a fini le cours de danse assez tôt. Les autres sont partis à la plage.

J'aurais pu y aller aussi mais je savais la cuisine vide. J'ai pris tous les restes de pain et la plaquette de beurre. J'espère que Panga en aura pas besoin pour cuisiner car elle est presque finie. Les filles du groupe jouent les élèves avec Vieux, Baba, Shérif et Sophie qui veulent leur apprendre le Wolof. De mon côté le hamac m'appelle. J'ai faim et j'appréhende déjà le repas.

II

Une odeur de fumée. Une odeur de fumée forte. Solla-Rose ouvrit d'un coup les yeux et poussa un cri de douleur dans son élan pour se lever.

« Doucement petite, dit une voix derrière elle, j'ai mis assez de temps à te réparer alors tu es gentille tu évites de te fracasser de nouveau. »

La jeune fille haletait. Incapable de bouger, elle sentait son cœur s'accélérer en même temps qu'une foule de questions embrouillait son esprit. Que faisait-elle ici ? À qui était cette voix ? Qu'elle était cette odeur de fumée piquante ? Pourquoi pouvait-elle sentir le contact du velours du canapé sous son corps entièrement nu ? Depuis combien de temps était-elle ici ?

Ses neurones continuaient de s'activer quand un visage de femme se colla à deux centimètres du sien. On ne pouvait pas vraiment dire qu'elle fût vieille et pourtant de si près l'adolescente ne vit que les rides qui auréolaient les petits yeux noirs de l'inconnue, trahissant un vécu qui semblait sans limite. La femme avait un regard qui dérangeait et Solla-Rose dut détourner les yeux quand elle finit par articuler :

« Qui êtes-vous et qu'est-ce que je fais là ? »

La femme sourit, attrapa un pouf et un guéridon qui se trouvaient derrière la malade et s'installa en position du lotus comme une voyante prête à lire l'avenir.

« Qui suis-je ? Ne te demandes-tu pas plutôt qui TU es ? » répondit-elle en attrapant une longue et très fine pipe posée sur le guéridon.

L'amnésique réfléchit quelques secondes et décida de jouer la carte de l'insolence faute de trouver une réponse à cette interrogation sur sa personne.

« Je sais très bien qui je suis, et ce n'est pas la question que je vous ai posée. Qui êtes-vous et qu'est-ce que je fais ici ? » articula-t-elle lentement.

La femme finit alors de bourrer la minuscule tête de sa pipe et tira une longue bouffée qu'elle recracha en une grise rivière de fumée directement sur le visage de sa jeune invitée. Celle-ci ne cilla pas. Les dents serrées à défaut de pouvoir contracter un autre muscle de son corps, elle attendait.

« Je m'appelle Lilith. C'est un de mes amis qui t'a amenée ici. Tu étais presque morte. Tu es tombée du sixième étage. Presque tous tes os étaient brisés. Cela fait une semaine que je te tiens dans un coma artificiel afin de ressouder tes os. Le travail n'est pas encore fini mais d'ici quelques jours tu pourras bouger puis remarcher. Dans deux semaines tout au plus tu courras comme un lapin. Enfin, si tu me laisses te soigner. »

Solla-Rose leva un sourcil dubitatif :

— Je suis là depuis une semaine et dans deux semaines je pourrais de nouveau courir ? Et comment faites-vous pour réparer des os aussi vite ?

— Je reconnais le corps de l'Homme comme un maillon d'une chaîne énergétique qui nous dépasse. Les médecins croient soigner l'Homme par ce qu'ils maîtrisent et expliquent. Mais l'énergie qu'on ne voit pas a bien plus de pouvoir, il faut juste apprendre à l'utiliser.

Sur le coup la cartésienne ne se sentit pas le moins du monde convaincue par la réponse de son infirmière improvisée, mais une intense

fatigue la prit alors, Elle n'eut pas la force de rétorquer quoi que ce soit. Silencieuse, elle cherchait dans sa mémoire un souvenir, une image, quelque chose qui aurait pu l'aider à trouver une explication mais seul le néant apparaissait toujours, répétant vicieusement :

« Tu es seule, tu es seule, disparue depuis une semaine, personne ne te cherche, tu es seule... »

Une lourde larme coula alors sur la joue de l'adolescente désespérée. Lilith émit un petit bruit de compassion face à cette douleur contre laquelle elle ne pouvait rien, puis disparut dans la pièce voisine. Elle revint avec une petite fiole orange dont elle fit tomber deux gouttes sur le bout de son index qu'elle frotta ensuite entre les sourcils de la jeune fille.

« Tu sais, lui dit-elle d'une voix plus douce que celle d'une mère, moi non plus je ne sais pas qui tu es mais j'ai une confiance totale en l'homme qui t'a sauvée. Il m'a demandé de te remettre sur pieds et de te laisser partir ensuite, il m'a dit qu'il avait caché plein de petits cadeaux en toi et que tu saurais certainement les ouvrir au bon moment. »

Les paupières de Solla-Rose commençaient à lutter contre l'impact passif de ce que fumait Lilith mélangé au doux massage parfumé que son troisième œil recevait, et l'inquiétude qui déchirait le cœur de la jeune fille s'évapora du même coup. Doucement, elle sentit son corps s'apaiser, s'enfoncer dans le velours puis finir par disparaître. Le temps n'était pas encore aux réponses.

Voyage au Sénégal, août 2009 (2)

6 août : Ça se dégrade. Je sais que si je me laisse aller ça sera de pire en pire mais maintenant que j'ai mon change j'ai juste à passer chez l'épicière à côté. Cet après-midi pour 2900 francs CFA (environ 5 euros) je l'ai dévalisé. Une partie du groupe était partie pour M'Bour, les autres étaient à Warang et Elaj était sur la plage avec sa perçu. J'avais promis de le retrouver et pourtant ce n'est pas la direction de la plage que j'ai prise en sortant de l'auberge... Le pire c'est que je n'ai rien savouré, ils n'ont que des gâteaux au chocolat, de la Vache qui rit pâteuse et du pain éponge.

8 août : Le groupe commence à me taquiner sur mon appétit. Je rigole et me sens obligée de manger toujours plus à chaque repas. C'est déprimant.

15 août : Babacar nous a fait un massage thérapeutique à chacune hier. Après m'avoir massée il m'a dit : « Ton corps est naturellement romantique, il exècre la vulgarité et les intrusions qui l'agressent, mais vers quatre ou cinq ans un choc t'a obligée à renier cette nature pour en faire ton premier instrument de bataille. Tu le violentes constamment et si ton esprit est assez fort pour laisser glisser les agressions d'autrui, ton être n'en est pas moins affecté. Tu dois calmer ta colère, arrêter d'être toujours dans la démonstration et laisser ton corps retrouver sa douceur naturelle. Ton corps semble profondément marqué par les intrusions violentes que tu acceptes. » Hum...

III

Plantée devant la porte de la chambre de Lilith, Solla-Rose hésitait. Il y avait une dimension profane à entrer dans cette pièce alors que sa propriétaire n'y était pas mais c'était comme si ce lieu l'appelait. Elle avança la main vers la poignée mais la retira avant même que sa peau n'ait pu toucher le métal glacé. Elle prit une grande inspiration puis entra.

La chambre sentait encore plus l'encens que le reste de la maison. Directement à gauche était étalée une multitude de livres sur un vieux bureau de bois brun. La curieuse sourit en lisant les titres des œuvres : Le Pouvoir des pierres, L'Énergie vivante de la Terre, Le Guide spirituel... En face de la porte se trouvait une grosse commode qui semblait servir d'autel. La photo d'un vieux moine drapé d'orange reposait au milieu, entourée de bougies et de multiples petites pierres chamarrées. Un futon était posé à même une planche de bois sur le sol, surplombé d'une immense tenture représentant un symbole aux courbes harmonieuses (en langage de hippie, un [aum](#)). Enfin une haute armoire trônait juste à droite de l'entrée. Les gonds apparents laissant entendre que des portes avaient dû se trouver là auparavant et cacher ces étagères qui offraient une dizaine de petite boîtes à la vue de la jeune fille. Elle en ouvrit une première rectangulaire, toute simple en bois rouge. À l'intérieur reposait une farandole de colliers et de bracelets aux formes et couleurs toutes différentes, posés sur un satin vert bouteille. La deuxième qui attira son attention était d'un bleu pastel et ne s'ouvrait pas par-dessus comme les autres mais renfermait neuf petits tiroirs. Chacun d'eux contenait une

petite fiole d'huile essentielle, délicatement enfoncée dans du coton. Solla-Rose s'apprêtait à en ouvrir une nouvelle quand elle entendit une latte du plancher craquer :

« C'est ça que tu cherches petite ? »

Lilith se tenait sur le pas de la porte. Elle avait dans la paume de sa main une petite boîte à musique, sans aucune décoration et aux rouages impudiquement exhibés. La petite patiente rougit. Elle n'avait rien à faire là et elle le savait.

« Approche, lui dit Lilith toujours aussi calme, elle t'appartient. Il me l'a apportée en même temps que toi. »

Solla-Rose avança alors doucement et attrapa délicatement la petite boîte entre son pouce et son index. Elle hésita puis actionna la manivelle chargée de faire entendre la mélodie. Des notes rapides et aiguës s'envolèrent alors dans le silence sacré qui régnait.

— Tu reconnais la musique ? lui demanda Lilith

— Oui, répondit-elle un sourire béat aux lèvres, c'est la Lettre à Élise, je l'écoutais tout le temps.

La jeune fille arrêta soudainement de faire marcher les rouages et son regard s'assombrit. Pourquoi savait-elle que cette boîte à musique faisait partie de son histoire alors qu'elle n'avait aucun souvenir de son passé ? Comment cette petite boîte avait-elle pu survivre à une chute de six étages ? Lilith dégagea le visage chagriné d'une mèche de cheveux qui l'encombrait et essaya de la rassurer une fois de plus.

— Viens manger ma belle. Les réponses viendront d'elles-mêmes.

— Mais quand ? murmura-t-elle en sentant une fois de plus sa gorge se serrer.

Lilith ne répondit pas, elle n'avait pas la réponse. Personne ne l'avait pour l'instant.

Février 2014, chez la madré

Réflexion autour de notre ami Bouddha

Les quatre nobles vérités de la souffrance :

Tout est souffrance : Pourquoi je ne sais pas quand je souffre ? Pourquoi je ne ressens rien quand on m'insulte ou me méprise ? Je ne le vois pas ou est-ce que je fais semblant de ne pas le voir ? Pourquoi est-ce que je crise toute seule ? Où ai-je mal ?

C'est la soif d'existence qui crée cette souffrance : Plus on aime passionnément plus on souffre profondément. L'élan porté au plaisir équivaut à la douleur de la séparation qui peut suivre. Je ne souffre pas parce que je n'aime pas. Je ne sais pas souffrir parce que je ne sais pas aimer. B* m'a dit un jour : « Tu ne m'as jamais aimé, si tu m'avais aimé tu souffrirais. » Je ne sais toujours pas s'il avait raison ou si je ne sais pas ressentir cette souffrance.

La solution, le laisser aller : Donc pour ne plus ressentir de souffrance, ou plutôt pour me sortir de mes schémas destructeurs d'une souffrance que j'accepte pas, il faut que je m'en détache, que ça ne me touche plus. Quand je commencerai à m'aimer je pourrai aimer profondément la vie, parce que ma vie c'est moi.

Le sentier vers le laisser aller : la vue, la pensée et l'action juste : Je dois être moi. D'abord me regarder le plus objectivement possible. Savoir ce en quoi je crois, ce que j'attends de la vie. Pas contrôler mais savoir ce que je ne veux pas. Être vraie, pas celle que j'ai

l'habitude d'être par sûreté. Il faut que le mode Malikien s'éteigne pour laisser danser Malika.

IV

Un champ de blé immense, ondulant sous la douce brise de l'été comme une mer d'or devant les pentes des montagnes, et au milieu un arbre. Plusieurs fois déjà Solla-Rose était venue observer ce paysage qui aurait pu aisément servir d'affiche à un film fantastique. À chaque fois la beauté du lieu l'avait laissée coite, transcendée par cet agencement parfait de couleur et de forme que la nature avait si simplement créé, comme un pied de nez à toutes les constructions humaines. Seuls les rayons brûlants du soleil pouvaient alors la tirer de ses rêveries contemplatives. Mais aujourd'hui un détail captait son attention au plus haut point. Bien calé sur une branche, elle en était certaine maintenant, se trouvait un garçon qui semblait lire, ou écrire. Depuis quelques minutes déjà la jeune fille dansait d'un pied sur l'autre, partagée entre l'envie folle de rejoindre ce drôle de bonhomme et la peur respectueuse que lui inspirait cette étendue de blé. Finalement la curiosité mêlée d'une petite pointe de fierté l'emporta et elle se lança à grandes enjambées dans le champ. Les blés fouettaient ses jambes nues et elle regretta pour la première fois d'avoir découpé en short tous les pantalons qu'avait réussi à lui trouver Lilith. Lorsqu'elle arriva enfin au pied de l'arbre le garçon avait disparu. Elle en fit le tour plusieurs fois, désespérée d'être venue jusque-là pour rien puis finit par tomber à genoux au pied de l'arbre, essoufflée mais surtout folle de rage contre elle-même.

« Tu cherches quelque chose peut-être ? » dit une voix de l'autre côté du tronc.

La petite Rose ne put retenir un cri. Elle se pencha et découvrit un jeune homme nonchalamment adossé au tronc et qui fumait une cigarette roulée, le nez en l'air. Ses cheveux bruns étaient juste assez longs pour être attachés en une ridicule couette sur le haut de son crâne, dégageant un visage aux traits fins et aux immenses yeux en amende.

— Je...Tu... Ça fait un quart d'heure que je te cherche ! Comment as-tu fait ça !

— Un quart d'heure, un quart d'heure ! C'est bien les femmes ça, toujours obligées d'en rajouter. Cela faisait à peine cinq minutes que tu tournais le nez en l'air, si tu avais regardé en face de toi tu m'aurais certainement vu.

L'orgueilleuse demoiselle plissa les yeux, signe que sa fierté venait d'en prendre un coup mais n'eut même pas le temps de rétorquer :

— Je m'appelle Logan, et toi ?

— Solla-Rose.

— Je ne t'avais jamais vue dans le coin, pourtant tout le monde se connaît. Tu es là depuis combien de temps ?

— C'est un interrogatoire ? fit dédaigneusement la fière adolescente naturellement sur la défensive.

Logan se leva et lui répondit sans même la regarder :

— Non c'est une prise de contact, on appelle ça la politesse mais visiblement tu ne connais pas.

Il était en train d'escalader de nouveau les branches qui devaient le mener à son repère quand un petit cahier rouge tomba de sa poche, juste aux pieds de Solla-Rose. Une petite étiquette d'écolier était collée sur la

couverture sur laquelle on pouvait lire “Magie et manipulation, exercice sur l'humain”. La jeune fille le ramassa et malgré l'envie folle de l'ouvrir, elle le rendit à son propriétaire.

— Tu fais de la magie ? interrogea-t-elle

— C'est un interrogatoire ? répondit l'autre un petit sourire aux lèvres.

— Non, mais je suis logée chez une femme un peu bizarre, une sorte de magicienne, ou de sorcière je ne sais pas trop. Peut-être la connais-tu, elle s'appelle Lilith.

— Effectivement je la connais, mais je te l'ai dit, tout le monde se connaît ici. Et tu sais il n'y a pas besoin d'être magicien pour dominer des humains, ils sont tellement simples, manipulables.

La jeune fille ne répondit pas, ne sachant si elle devait se sentir concernée par cette description peu flatteuse. Son interlocuteur avait de toute façon déjà retrouvé sa place tout en haut de l'arbre et ne semblait plus du tout s'occuper d'elle.

— Hé ! tenta-t-elle timidement, tu crois qu'on pourra se revoir ? Je me sens vraiment seule avec cette vieille folle.

— Peut-être que oui, peut-être que non, répondit malicieusement Logan.

Notre héroïne comprit qu'elle ne tirerait rien de plus de lui et entreprit de nouveau la traversée de l'étendue de blé, se repassant la bobine de cette mystérieuse rencontre.



« Lilith, s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît... implora Solla-Rose de sa voix la plus pathétique, vos différends ne devraient pas me concerner. Je te rappelle que tu dois t'occuper de moi et donc me faire plaisir », conclut-elle avec un grand sourire qui se voulait triomphant.

Perdue au milieu de ses flacons d'huiles essentielles la femme stoppa soudain son rangement minutieux et planta ses yeux noirs dans ceux de la jeune fille.

« M'occuper de toi n'est absolument pas un DEVOIR ma chère petite, c'est un service à un ami et je peux te dire que si tu tiens absolument à ce que je regrette d'avoir accepté, continue sur ce chemin tu es bien partie. »

La capricieuse resta coite. Lilith parlait toujours d'une voix extrêmement calme mais on devinait aisément qu'aucune de ses paroles n'était jamais prononcée à la légère. La jeune fille réfléchit, chercha ses mots puis attaqua de nouveau :

— Écoute, je sais que je te dois beaucoup, je te dois même la vie, mais Logan me permet de sortir un peu, de rencontrer des gens, j'ai eu plusieurs flashes avec lui !

Lilith leva un sourcil intéressé :

— Des flash, c'est-à-dire ?

— Ma boîte à musique. Je me souviens l'avoir tournée à côté d'un garçon dans un hôpital. Je ne sais pas ce qu'il y faisait, ni même comment je le connaissais mais je dois continuer à chercher. Je... je crois que cette musique n'est pas sans signification, c'est le seul objet qui me reste d'avant...

La femme finit par arrêter de faire semblant de s'intéresser à ses potions et, comme à chaque moment de réflexion intense, elle sortit de sous son

poncho sa longue pipe à fumer. Elle bourra soigneusement son mélange d'herbe qu'elle crama en deux longues bouffées aromatiques, embrumant encore plus l'atmosphère déjà lourde des vapeurs d'huiles essentielles.

— Logan n'est pas quelqu'un de bien ma belle, je n'ai pas confiance en lui c'est tout. Que nous ayons des conceptions différentes de la magie passe encore. Tu as raison mais... cela va au-delà de ça. C'est un manipulateur extrêmement fin et intelligent, tu n'es pas de taille contre lui, voilà tout.

— Mais je ne veux pas aller contre lui je veux aller avec lui ! J'ai l'impression qu'il peut m'aider à comprendre, qu'il sait des choses que ni toi ni moi ne savons. Tu dois m'aider à repartir, c'est bien cela en quoi tu t'es engagée ? Je suis sûre qu'il peut m'orienter, crois en mon instinct, s'il te plaît !

L'adolescente suppliait avec un vibrato dans la voix qui laissait déjà percevoir de proches sanglots derrière cette demande pourtant anodine. Lilith se leva, ouvrit une petite boîte en bois sculpté d'où elle sortit un cristal qui pendouillait au bout d'une chaînette d'or. Elle marmonna quelques mots et tendit devant elle le pendule qui vacilla d'avant en arrière. Elle serra la pierre dans sa main et sa bouche se tordit. Elle formula une nouvelle question inaudible mais le mouvement n'en fut pas différent.

« Visiblement je suis seule à vouloir te protéger. Va alors, lâcha-t-elle dans un profond soupir, mais juste... fais attention s'il te plaît. »



La maison de Lilith était juchée en haut d'une petite colline aux pieds des montagnes, reliée à la route des humains par un unique chemin goudronné qui serpentait le long de la pente. Bien que Solla-Rose ait déjà emprunté des dizaines de fois ce chemin depuis qu'elle remarquait, il lui semblait aujourd'hui être prise d'un déséquilibre exagéré face à l'inclinaison du sol. Ses jambes couraient sous son buste équilibré de justesse par ses bras en étoile, laissant sa tête jetée en arrière sous les fines gouttes de la pluie d'été. L'élan qui la portait n'était pas suscité par de l'amour, ou même du désir, mais par cette sensation d'être juste comprise.

Elle était venue s'asseoir quelquefois dans la cuisine lorsque Lilith prenait le thé avec des amis, mais très vite le miel des sourires l'ennuyait et les discussions d'ondes et de pierres l'assommaient. Avec Logan c'était différent, les échanges étaient emportés, agressifs même parfois. Avec son groupe de scientifiques, il posait son œil accusateur sur tous les systèmes de fonctionnement et tournait en ridicule chaque humain qui aurait eu la mauvaise idée d'accepter les schémas de pensée imposés par les mœurs. Solla-Rose aimait observer comment il capturait l'attention, comment il jouait avec le respect dû au leader, même si elle savait qu'en réalité il n'était qu'un enragé écorché vif. C'était sa douleur qui le faisait tenir, qui nourrissait cette intelligence sournoise, qui écrasait tout avant même que quiconque ait le temps d'attaquer.

Elle avait à apprendre de lui, elle le savait.

Voyage au Sénégal, août 2009 (3)

20 août : Babacar sait. Tout le reste de l'équipe des danseuses aussi ; ou alors elles ont assez de soupçons pour en avoir souvent parlé. Pour ce qui est de l'équipe de l'auberge je ne pense pas ; j' imagine que l'idée que quelqu'un puisse manger pour aller volontairement tout vomir après n'est même pas concevable pour eux. Je ne me suis jamais sentie aussi mal. Je voudrais disparaître, je voudrais rentrer maintenant et ne plus avoir à penser à tout ça. J'ai encore onze repas à tenir (aussi l'anniversaire de Yellena qui risque d'être une véritable orgie de bouffe), je ne sais pas comment ça va se passer mais il est clair que si Babacar me voit encore aller à ma case juste après le repas il va me suivre et étant donné que les moustiquaires sont les seules fenêtres, il n'aura pas de mal à me griller de nouveau (apparemment c'est ce qu'il a fait ce matin, je n'ai pas demandé plus de détails quand il m'a dit qu'il avait maintenant la preuve irréfutable que je me faisais vomir). J'ai honte, en France déjà, ingérer de la nourriture pour la rejeter ce n'est pas glorieux mais en Afrique c'est carrément infâme, immonde, ignoble, inhumain. Je me dégoûte, suis déprimée, j'en ai marre.

22 août : J'ai fait des efforts pour manger normalement aux repas et je reste exprès longtemps à bouquiner avec les autres après les repas pour prouver que, lorsqu'enfin je retrouve ma chambre, c'est pour fuir les moustiques et pas aller vomir. Pas de remarque ou même de regard déplacé mais ça m'obsède, ils le savent, m'épient, me guettent et j'en suis sûre me surveillent.

V

La liberté est une notion complexe. Plus que cela, elle est surtout complètement subjective. Il n'y a pas de définition juste de ce qui nous rend libre et le vécu de chacun détermine quelles limites il posera pour sa propre liberté.

Depuis qu'elle s'était réveillée chez Lilith, Solla-Rose vivait exactement comme elle le souhaitait, au gré de ses envies, de ses instincts. Du moins le pensait-elle. Est-on vraiment libre s'il ne peut se passer une heure sans la même infernale question qui vous torture l'esprit ? Est-on vraiment libre de ses actes mais surtout de ses pensées lorsqu'une peur constante du « faire de travers » vous guette ?

Solla-Rose ne manquait pas seulement de culture, de référence ou de connaissance, elle n'avait plus de passé. Aucun souvenir de l'éducation qu'elle avait reçue, aucun repère qui lui aurait permis de comparer ce qu'elle vivait dans son présent avec une quelconque expérience passée. Pour éviter les jugements elle se taisait. Elle observait beaucoup, répondait hâtivement aux rares questions qui faisaient semblant de s'intéresser à son histoire et finalement terminait toujours sur le même sourire parfait et surfait. Un sourire qui la définissait timide et donc peu encline aux échanges verbaux. Sa présence suffisait.

Un goût âcre. Une impression de mâcher des brindilles sèches. Solla-Rose leva un sourcil perplexe vers Logan :

— Et c'est quoi exactement ton truc ? C'est dégueu en tout cas.

— Si ça peut te rassurer dis-toi que ça n'a rien de plus méchant que ce que fume Lilith. Les effets sont différents mais le but à atteindre n'est rien de plus qu'une ouverture de l'esprit.

Difficilement convaincue, elle finit par déglutir la dose que Logan lui avait donnée puis rejoignit le groupe en courant comme si de rien n'était.

La soirée se passait dans la maison d'un riche homme pour lequel travaillait un des amis de Logan. Le propriétaire n'étant pas là les lieux avaient été investis par le groupe de jeunes, bien décidés à célébrer la pleine lune par un bain de minuit psychédélique. Assis en tailleur, droit comme un I, Logan jetait des regards en coin à la jeune fille qui paraissait toujours aussi sereine. Celle-ci pourtant commençait à sentir ses jambes mollir alors que ses bras quant à eux ne pouvaient s'empêcher de flotter. Sans même s'en rendre compte ses zygomatiques se contractèrent et elle ressentit un besoin oppressant de se palper le visage, les bras ou le ventre.

— Tu sens ton corps différent ma belle ? lui susurra Logan qui semblait être apparu de nulle part.

— Non, non. Je... je ne sais pas, je me sens tactile.

— Regarde autour de toi, tu crois que tu es la seule ?

La plupart des membres du groupe avaient en effet quitté leurs vêtements pour plonger dans la piscine ou se caresser dans l'herbe douce du jardin. Le sourire toujours bloqué aux lèvres, l'adolescente ne s'en sentait pas moins hébétée devant ce spectacle auquel elle aurait voulu participer mais qui la tétanisait complètement.

« Ton imaginaire est stimulé par tes sensations. Lorsque ton corps est nu de nouvelles portes s'ouvrent dans ton ressenti pour appréhender le monde. Après, il n'y a plus qu'à se laisser faire. »

Le souffle de Logan frappa sur ces derniers mots en un point précis de la nuque de la novice et se répercuta dans toute sa colonne en une onde agréablement électrique. Elle se retourna, il n'était déjà plus derrière elle. À ses côtés reposait le petit tas de vêtements noirs de ce magicien peu commun. Fébrile, incapable de fixer son esprit plus de deux secondes sur une idée, elle finit par quitter la tunique légère que lui avait prêtée Lilith, puis fit tomber ses sous-vêtements sans plus d'hésitation. Elle avança sur la pointe de ses petits pieds jusqu'au bord de la piscine et détacha ses longs cheveux bruns qui lui tombaient au creux des reins. Elle resta ainsi peut-être cinq minutes à contempler son reflet mouvant dans l'eau, tout en faisant claquer les ongles de ses pouces contre ses incisives.

— Tu testes la résistance de tes dents ? interrogea Logan en riant.

Il était apparu à ses côtés comme à son habitude, aussi silencieux et surprenant qu'une ombre qui prend vie.

— Non, j'aime bien le bruit, ou le contact peut-être, enfin je ne sais pas mais c'est drôle la façon dont ça résonne dans ma tête.

Le garçon rit discrètement.

— Toi, il est temps que tu sautes, tu vas planer toute seule toute la nuit sinon.

La jeune fille le fixa. Elle perçut une sorte de tendresse derrière son regard fier à moitié caché par ses cheveux. Instinctivement elle lui prit la main :

— Tu sautes ?

— On y va !

Les deux adolescents pénétrèrent alors dans l'eau dans un immense éclat commun, prêt à savourer la vie qui courait dans leurs veines tout au long de cette nuit lumineuse de pleine lune.

Brésil, juin 2015

Une petite bulle que j'ouvre,
un petit monde qui se déroule,
qui m'entoure lorsque je roule,
que j'enroule dans le passe-passe de mes tours.

La bougie vacille en écho à mes papilles qui frétilent,
mes pupilles s'étirent sous les danses chaudes des fumées qu'on expire.
Ses doigts croisés sous son menton définissent l'arc de son attention,
sur les lignes sans fin qui se croisent devant ses yeux flottent ses rêves
qui lui font signes des cieux.

À ma gauche la bouteille de cachaça ne diffuse plus son aura dorée que
sur un quart de son cylindre déjà. À sa gauche, à lui, le cendrier ne
présente plus qu'un carton huileux, reflet des élans méditatifs et créatifs
de nos jeux.

Celui qui pose son sac ici n'est souvent pas sûr de ce qu'il cherche, mais
dans son pas on reconnaît qu'il est prêt à prendre sa perche.

Entre les murs de béton qui s'érigent, une maisonnette se dessine au
sommet de la colline. Dans ses flancs où s'abreuvent plantes et animaux
exotiques, dans son âtre où se réchauffe des âmes hérétiques, on ne
vous sourit pas de façon mécanique, on ouvre une porte à créer du
bonheur, on se nourrit de joie et on apprend de nos erreurs.

Chapitre 2